

Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
 Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
 On peut, pour vous servir, remuer des machines;
 Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
 Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE. Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
 L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
 Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour.
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir et faire mes affaires:
 Être franc et sincère est mon plus grand talent;
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence,
 Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de forts sots personnages;
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels;
 On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
 A donner de l'encens à madame une telle,
 Et de nos francs marquis essayer la cervelle.

ARSINOË. Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour:
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
 Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
 Je souhaierais fort vos ardeurs mieux placées.
 Vous mériteriez sans doute un sort beaucoup plus doux,
 Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE. Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
 Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOË. Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
 De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
 L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
 Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE. C'est me montrer, madame, un tendre mouvement;
 Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOË. Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme
 Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
 Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE. Cela se peut, madame: on ne voit pas les cœurs;
 Mais votre charité se serait bien passée
 De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOË. Si vous ne voulez pas être désabusé,
 Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE. Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
 Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
 Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fit savoir
 Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOË. Eh bien! c'est assez dit; et sur cette matière
 Vous allez recevoir une pleine lumière.
 Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
 Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
 Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
 De l'infidélité du cœur de votre belle;
 Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE. Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure.
 En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
 Et jamais différend si bizarre, je pense,
 N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
 « Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
 Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
 De quoi s'offense-t-il, et que veut-il me dire?
 Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
 Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?

On peut être honnête homme et faire mal des vers:
 Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières
 Je le tiens galant homme en toutes les manières,
 Homme de qualité, de mérite et de cœur;
 Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
 Je lourai, si l'on veut, son train et sa dépense,
 Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
 Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
 Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
 Enfin, toute la grâce et l'accommodement
 Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style:
 « Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
 Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
 Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
 Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE. Dans ses façons d'agir il est fort singulier:
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
 Et la sincérité dont son âme se pique
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
 Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE. Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
 De cette passion où son cœur s'abandonne.
 De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
 Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
 Et je sais moins encore comment votre cousine
 Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE. Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
 Et toutes ces raisons de douces sympathies
 Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE. Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?
 ÉLIANTE. C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
 Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
 Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE. Je crois que notre ami près de cette cousine
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
 Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
 Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté;
 Et, par un choix plus juste, on le verrait, madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE. Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
 Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi,
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse:
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
 Et si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
 Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
 Mais si, dans un tel choix, comme tout se peut faire,
 Son amour éprouvait quelque destin contraire,
 S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
 Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
 Et le refus souffrir en pareille occurrence
 Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

PHILINTE. Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
 Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
 De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
 Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
 Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente:
 Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
 Elle pouvait sur moi, madame, retomber!

ÉLIANTE. Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE. Non, madame,
 Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
 J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
 Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE. Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
 Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE. Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous émeuve?
 ALCESTE. J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;

Et le déchainement de toute la nature
 Ne m'accablait pas comme cette aventure.
 C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE. Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.
 ALCESTE. O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
 Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE. Mais encore, qui vous peut...?

ALCESTE. Ah! tout est ruiné;
 Je suis, je suis trahi, je suis assassiné!
 Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle?
 Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE. Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?
 PHILINTE. Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
 Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE. Ah! morbleu, mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
 (à Éliante.) C'est de sa trahison l'être que trop certain,
 Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
 Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
 A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;
 Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
 Et que de mes rivaux je redoutais le moins!

PHILINTE. Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
 Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE. Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
 Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE. Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...
 ALCESTE. Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
 C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
 Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
 Vegez-moi d'une ingrate et perfide parente
 Qui trahit lâchement un ardeur si constante;
 Vegez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE. Moi, vous venger! comment?

ALCESTE. En recevant mon cœur.
 Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle:
 C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
 Et je la veux punir par les sincères vœux,
 Par le profond amour, les soins respectueux,
 Les devoirs empressés, et l'assidu service,
 Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE. Je compatissais, sans doute, à ce que vous souffrez,
 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
 Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
 Et vous pourriez quitter ce désir de vengeance.
 Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
 On fait force desseins qu'on n'exécute pas:
 On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
 Une coupable aimée est bientôt innocente:
 Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
 Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE. Non, non, madame, non; l'offense est trop mortelle;
 Il n'est point de retour, et je romps avec elle:
 Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
 Et je me punirais de l'estimer jamais.
 La voici. Mon courroux redouble à cette approche,
 Je vais de sa noirceur lui faire un vil reproche,
 Pleinement la confondre, et vous porter après
 Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE (à part). O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?
 CÉLIMÈNE (à part). Ouais! (à Alceste.) Quel est donc le trouble où je vous vois paraître?
 Et que me voulez dire et ces soupirs poussés,
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE. Que toutes les horreurs dont une âme est capable
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
 Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE. Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE. Ah! ne plaisantez point; il n'est pas temps de rire:
 Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
 Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme.
 Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.
 Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvait odieux,
 Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
 Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout maître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'enra dans un cœur,
 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
 Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte
 Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte;
 Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
 Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort,
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
 C'est une trahison, c'est une perfidie
 Qui ne saurait trouver de trop grands châtements;
 Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage;
 Percé du coup mortel dont vous m'assassiniez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cède aux mouvements d'une juste colère,
 Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE. D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
 Avez-vous, dites-moi perdu le jugement?

ALCESTE. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traites appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?
 ALCESTE. Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
 Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts.
 Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits;
 Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
 Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?
 ALCESTE. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE. Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?
 ALCESTE. Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
 Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?
 CÉLIMÈNE. Pourquoi désavouer un billet de ma main?
 ALCESTE. Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
 Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE. Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant!
 ALCESTE. Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
 Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
 N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE. Oronte! qui vous dit que la lettre est pour lui?
 ALCESTE. Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
 Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
 Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
 En serez-vous vers moi moins coupable en effet?
 CÉLIMÈNE. Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
 En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE. Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable!
 Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
 Et me voilà par là convaincu tout à fait.
 Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
 Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
 Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air
 Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
 Et comment vous pourrez tourner pour une femme
 Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
 Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
 Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE. Il ne me plaît pas, moi.
 Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
 Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE. Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
 De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE. Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurrence,
 Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE. De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
 Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE. Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
 Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
 J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
 Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
 Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
 Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE (à part). Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé?
 Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
 Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
 C'est moi qui me viens plaindre; et c'est moi qu'on querelle!
 On pousse ma douleur et mes soupçons à bout;
 On me laisse tout croire; on fait gloire de tout;
 Et cependant mon cœur est encore assez lâche
 Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
 Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
 Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(A Célième.) Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'exès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendresse consent :
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerais, moi, de vous croire telle.
CÉLIÈME. Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoy, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité !



Célième.

Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense !
Après d'un tel garant sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.
ALCESTE. Ah ! traîtresse, mon faible est étrange pour vous ;

Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux.
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est toute abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIÈME. Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.
ALCESTE. Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable ;
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tous des mains de mon amour.
CÉLIÈME. C'est me vouloir du bien d'une étrange manière.
Me préserve le ciel que vous ayez matière !...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV.

CÉLIÈME, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE. Que veut cet équipage et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DUBOIS. Monsieur... Eh bien !

ALCESTE. Voici bien des mystères.

DUBOIS. Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE. Quoi ?

DUBOIS. Parlerai-je haut ?

ALCESTE. Oui, parle, et promptement.

DUBOIS. N'est-il point là quelqu'un ?...

ALCESTE. Ah ! que d'amusement !

DUBOIS. Veux-tu parler ?

DUBOIS. Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE. Comment ?

DUBOIS. Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE. Et pourquoi ?

DUBOIS. Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE. La cause ?

DUBOIS. Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE. Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS. Par la raison, monsieur, qu'il faut p'ier bagage.

ALCESTE. Ah ! je te casserai la tête assurément.

DUBOIS. Si tu ne veux, maraud, l'expliquer autrement.

DUBOIS. Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine

Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait pour le lire être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE. Eh bien ! quoi ? Ce papier qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS. C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite

Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE. Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS. C'est un de vos amis enfin, cela suffit.

ALCESTE. Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE. Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DUBOIS. Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE. Donne-le donc.

CÉLIÈME. Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE. Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci,
Auras-tu bientôt fait, impertinent ? au diable !

DUBOIS (après avoir cherché longtemps le billet).

Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE. Je ne sais qui me tient...

CÉLIÈME. Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE. Il semble que le sort, quelque soit que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne :

Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE. La résolution en est prise, vous dis-je,
PHILINTE. Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige... ?

ALCESTE. Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner :

Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.

Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :

Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !

Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice !

Il fait, par un arrêt, couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,

Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me dire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !

Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits d-mander ma pensée ;

Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un er me imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !

Et jamais de son cœur je n'aurai le pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !

Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ;
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.

Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE. Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE. Lui ? de cette action il ne craint point l'éclat :

Il a permission d'être franc scélérat ;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE. Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :

Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice allé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE. Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :

On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fanéux témoignage,
De la méchanceté des hommes de notre âge.

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,

Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE. Mais enfin... Mais enfin, vos soins sont superflus.

ALCESTE. Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?

Aurez-vous bien le front de me vouloir en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE. Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :

Tout marche par cabale et par pur intérêt :

Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.

Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société ?



ORONTE lit :

L'espoir, il est vrai, nous soulage...

ACTE I, SCÈNE II.

Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :

Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles.

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE. Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde ;

En beaux raisonnements vous abondez toujours ;

Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire :

Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire,
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.

Laissez-moi, sans dispute, attendre Célième.

Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;

Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi ;

Et c'est ce moment-ci qui m'en doit faire foi.

PHILINTE. Montons chez Eliante, attendant sa venue.

ALCESTE. Non : de trop de soucis je me sens l'âme émue
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.
PHILINTE. C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE. Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende ;
De le sacrifier, madame, à mon amour.
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE. Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous, à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE. Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE (sortant du coin où il était).

Oui, monsieur a raison ; madame, il faut choisir ;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène ;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine ;
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE. Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE. Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE. Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE. Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE. Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE. Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE. Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE. Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE. Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE. Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE. Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine !

ALCESTE. Quoi ! votre âme balance, et paraît incertaine !

CÉLIMÈNE. Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison !

Et que vous témoignez tous deux peu de raison !

Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux ;

Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte

A prononcer en face un aveu de la sorte :

Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,

Ne se doivent point dire en présence des gens ;

Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,

Et qu'il suffit enfin de de plus doux témoins

Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE. Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende ;

J'y consens pour ma part.

ALCESTE. Et moi, je le demande ;

C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,

Et je ne prétends point vous voir rien ménager.

Conservé tout le monde est votre grande étude ;

Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;

Il vous faut expliquer nettement là-dessus,

Où bien pour un arrêt je prends votre refus,

Je saurai de ma part expliquer ce silence,

Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE. Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,

Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE. Que vous me fatiguez avec un tel caprice !

Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?

Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?

J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE. Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée.

Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur ;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE. N'allez point là-dessus me consulter ici :

Peut-être y pourriez-vous être mal adressée ;

Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE. Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE. Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE. Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE. Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE. Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE. Et moi, je vous entends si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV.

ARSINOË, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE (à Célime). Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE (à Oronte et à Alceste).

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici ;

Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË (à Célime). Madame, vous serez surprise de ma vue,

Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :

Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi

D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.

J'ai du fond de votre âme une trop haute estime

Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;

Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,

Et, l'amitié passant sur de petits discords,

J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie

Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE. Oui, madame, voyons d'un esprit adouci

Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.

Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE. Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE (à Oronte et à Alceste).

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité

A connaître sa main n'ait trop su vous instruire.

Mais ceci vaut assez la peine de le lire :

« Vous êtes un étrange homme, de condamner mon enjouement, et

de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis

pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste ; et, si vous ne venez bien

vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de

ma vie. Notre grand flandrin de vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes,

est un homme qui ne saurait me revenir ; et, depuis que je l'ai vu, trois

quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je

n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve

qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et ce sont de ces

mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans

verts...

(A Alceste.) A vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brus-

queries et son chagrin bourru ; mais il est cent moments où je le trouve

le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

(A Oronte.) Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être

auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter

ce qu'il dit, et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc

en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que

je vous trouve à dire, plus que je ne voudrais, dans toutes les parties

où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plai-

sirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime. »

CLITANDRE. Me voici maintenant, moi.

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux,

est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extrava-

gant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous

aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les

siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le

chagrin d'en être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.
ACASTE. J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière :
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE. Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour !
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être ;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(A Alceste.) Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme.
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOË, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOË (à Célime). Certes, voilà le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
(Montrant Alceste.) Mais monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il?...
ALCESTE. Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus ;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOË. Eh ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut :
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle ;
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE (à Célime). Eh bien ! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ?
Et puis-je maintenant ?...

CÉLIMÈNE. Oui, vous pouvez tout dire ;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des antres ici méprisé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable ;
Je sais combien je dois vous paraître coupable.

Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE. Et le puis-je, traitresse ?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?

Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,

Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(A Éliante et à Philinte.) Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.

Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,

Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,

Et que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

(A Célime.) Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse

Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains

Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que, dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,

Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.

C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,

Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE. Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir ?

ALCESTE. Eh ! s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde ?

Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

CÉLIMÈNE. La solitude effraye une âme de vingt ans.

Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,

Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.

Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds,

Et l'hymen...

ALCESTE. Non, mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus, lui seul, fait plus que tout le reste.

Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,

Allez, je vous refuse ; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE (à Éliante). Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité :

De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême ;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même ;

Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :

Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître,

Que ce serait pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas ;

Et qu'enfin...

ÉLIANTE. Vous pouvez suivre cette pensée :

Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;

Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en prie, la pourrait accepter.

PHILINTE. Ah ! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE. Poissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,

Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE. Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.